

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

Peuples autochtones : perdus sur la route

FINIS les huttes, les danses rituelles, et même le mysticisme autour de leurs nombreux pouvoirs sur la forêt et autres natures. En venant vivre en bordure de la route à Benguia II, entre Franceville et Moanda, ces hommes de petite taille ont dû s'adapter. Mais à quel prix ?

Line R. ALOMO
Franceville/Gabon

SUR le trajet Franceville-Moanda, après le passage à niveau, vit une forte communauté de peuples autochtones, communément appelés Pygmées. Rien ici n'indique formellement que l'on est sur leur territoire. Les hommes sont certes de petite taille, mais pas de huttes, personne n'est en cache-sexe, même si l'on imagine bien que le fait est rare en 2019.

Aux abords de la route bordant leur village, des bouteilles de miel et d'autres mixtures, des boules de kaolin blanc, des paniers, du manioc. Autant de produits exposés à la vente pour les usagers de la route. "Je n'ai jamais compris comment font-ils pour qu'il y ait du miel ici en toute période de l'année", commente un passager d'un bus "Moanda-pressé", à bord duquel nous avons pris place. Et pour lui, hors de question de s'en procurer car, c'est suspect. Sachant que ce sont des "Pygmées", le doute est réellement permis dans l'imaginaire populaire, tant ils ont longtemps été craints pour des prétendus pouvoirs surnaturels qu'on leur prêtait. Mais ici, il n'en est rien. Le miel est récolté dans des ruches artisanales construites aux abords du village. D'ailleurs, nos hôtes sont fiers de nous les montrer.

Il faut pénétrer dans le village pour se rendre compte qu'il est grand. Un petit tour du propriétaire révèle des cases en tôles alignées les unes à côté des autres, formant un toit presque ovale. Au bout du village, un stade de football. À proximité, de très jeunes filles, sur fond de balafons, sont en pleine répétition de chants de chorale à la gloire de Jésus-Christ. Leur musique cadencée, rythme cette fin d'après-midi car, on les entend dans tout le village, en toile de fond. Elles sont à côté de leur

église : l'Alliance chrétienne. Plus loin, une jeune fille qui n'est pas partie aux répétitions de la chorale, dans une cocotte, pile du manioc. Une école primaire, parmi les rares constructions en briques, trône au centre du village, au milieu des maisons en tôles et en planches. En poursuivant notre visite des lieux, cette belle rencontre de deux enfants studieux plongés dans un vieux magazine. Avec son bébé sur le dos, une femme, tissage sur la tête, achève de nous convaincre que la civilisation est présente de bout en bout ici, emportant au passage une authenticité qui était propre à ce peuple.

À l'autre bout du village, un ruisseau. "Il y a bien des pompes hydrauliques, mais en saison sèche, aucune goutte n'y coule. On se rabat dans notre bon vieux ruisseau pour avoir de l'eau à multiples usages", renseigne l'adjoint au chef du village, Jean-Martin Ngoubou. Retour chez le chef qui a préparé, pour notre arrivée, une sorte de comité d'accueil, avec des hommes assis en demi-cercle autour de lui. Ils ont la charge de refaire l'histoire de leur installation en ces lieux et de toutes les mutations qui se sont opérées dans leur mode de vie. Difficile d'arracher une expression sur le visage fermé du chef de la communauté, Édouard Ngouenzi, qui nous coule tout au plus un regard curieux et suspect. Heureusement, nous avons été conseillés de lui apporter quelques présents que nous commençons par lui donner. Il se déride aussitôt, se détend et nous gratifie enfin d'un sourire.

L'Église commande-t-elle de se débarrasser de sa tradition, de ce qui fait l'originalité, la spécificité d'un peuple ? Bonne question, mais difficile réponse de la part du chef et de ses hommes.



L'habitat des peuples autochtones de Benguia II est en majorité fait de maisons en tôles.

Le premier.

En fait, si nombre de livres d'histoire ont décrit les Pygmées comme des hommes de petite taille vivant de chasse, de pêche, de cueillette et de troc, il va falloir la réécrire. Tant les Bakaningui de Benguia II ont évolué. S'ils avaient l'habitude de changer de village à la recherche de nourriture, ils seraient partis de leur Yélé natal, il y a des décennies, pour se rapprocher de la route. Ils n'y sont plus retournés, s'installant progressivement et surtout définitivement à Benguia II, autour des années soixante. Lorsqu'ils arrivent sur la route, les huttes ne sont plus leur mode d'habitat, plutôt des demeures en terre battue qui ont cédé la place à celles actuelles, en tôles. Ils vivent toujours de chasse et de pêche. Mais plus de troc : "Nous

vendons le produit de la chasse et de notre agriculture pour acheter de quoi vivre en retour." Ensuite, sont arrivés des sensibilisateurs à la Bonne nouvelle. "Des gens sont venus, comme vous-là, et nous ont dit qu'ils prient et nous ont sensibilisés. Nous avons adhéré à l'Église de Jésus-Christ." En témoigne, cette église de l'Alliance chrétienne bâtie dans le village. À Benguia II, les secrets de la forêt ont aussi été perdus : "Mais on guérit encore quelques maux. Sauf que les cérémonies traditionnelles avec les danses rituelles et autres ne sont plus pratiquées." L'Église commande-t-elle de se débarrasser de sa tradition, de ce qui fait l'originalité, la spécificité d'un peuple ? Bonne question, mais difficile réponse de la part

du chef et de ses hommes. Le Pygmée, premier habitant de la forêt, semble avoir perdu de sa mystique. "Peut-être est-ce le vin auquel nous nous adonnons ?", se risque à commenter un des hommes autour du mini-comité. "En tout cas, venir en ville nous fait perdre notre richesse, parce qu'avant, le Pygmée était pétri de savoir, de richesse culturelle. On ne blaguait pas avec eux. Ils étaient craints et respectés. La forêt était notre richesse. Heureusement, elle demeure notre pharmacie, nous savons encore soigner", explique l'adjoint au chef. Sauf qu'à Benguia II, ce n'est plus systématiquement dans la forêt que l'on cherche les remèdes aux maux des enfants. "On va à l'hôpital". Et il en est ainsi pour les quelque 300 et plus de ce village.

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

de la civilisation



Édouard Ngouendzi, un chef craint et respecté



Edouard Ngouendzi, le chef du village Benguia II.

L.R.A.

Franceville/Gabon

ÉDOUARD Ngouendzi est né à l'époque de la chasse et de la cueillette, en forêt. Il s'est éclairé à la torche indigène, puis à la lampe-tempête. Il a été marié, mais son épouse a eu quelques soucis psychologiques. Il a deux enfants. Il est le chef de la communauté des peuples autochtones vivant à Benguia. Si tout au long de notre entretien, il parle peu, laissant les jeunes raconter, il n'en demeure pas moins que son assentiment est demandé à chaque bout de phrase. Ses collaborateurs confirment, il demeure respecté et craint. Il n'a pas toujours été chef. C'est en juin 2005 qu'il ar-

rive à la tête du village, après le décès de son frère aîné. Depuis la prise du commandement du village par Édouard Ngouendzi, toutes les naissances sont déclarées et les enfants bénéficient d'actes de naissance. Le problème est persistant, mais concerne les enfants nés avant son intronisation, dont nombreux évoluent sans papiers. Pour ce qui est des mariages, l'on sait aussi que les Pygmées se mariaient entre eux. Aujourd'hui, ils s'ouvrent à d'autres communautés, avec des mariages mixtes désormais visibles. Mais rien de légal. Toutes les unions sont libres au sens littéraire du mot à Benguia. Mais scellés selon la tradition. Seules trois couples sont légalement mariés, indique le chef.

Les mêmes besoins pour tous !

L.R.A.

Libreville/Gabon

COMME d'autres populations du pays, le peuple autochtone de Benguia réclame à cor et à cri le courant électrique. "Depuis que nous nous sommes installés ici, nous n'avons jamais eu de courant électrique", s'indigne le chef du village. Pourtant, des poteaux dédiés sont plantés dans le village avec des câbles, mais aucun courant ne les alimente. On pense à une arnaque, surtout avec des antennes paraboliques comme des champignons oranges, visibles sur tous les toits. Une plaque so-

laire les accompagne. Ce serait juste en journée, pendant que le soleil brille, que les ampoules s'allument.

Ce n'est pas tout. Certes, il existe une école primaire à Benguia II, mais toutes les classes sont tenues par deux enseignants : le directeur et une maîtresse. Mais point de logements pour eux dans le village. Aussi, sont-ils obligés de faire la navette Franceville-Benguia tous les jours. Les habitants prient-ils alors les autorités de fournir à ces fonctionnaires des logements sur place, pour que la scolarité de leurs enfants n'en pâtisse pas. Tant comme tous les parents, à Benguia II, on

veut voir les fils du coin devenir de grandes personnalités qui aideront à développer le village. Heureusement, après le CM2, les jeunes ont la possibilité de poursuivre leurs études à Franceville. Certains vont y habiter chez des parents, d'autres quittent le village tous les matins. Tous caressent le rêve de devenir plus tard des cadres qui vont développer le coin.

Autre besoin exprimé par les populations : un dispensaire. Certes à Benguia, l'art de l'accouchement traditionnel est transmis de génération en génération. Du coup, les femmes n'accouchent pas à l'hôpital, soutiennent les hommes qui

nous reçoivent. Mais, en cas de complication, un professionnel de santé n'est pas mal venu. Et il n'y a pas que les accouchements qui nécessitent d'avoir à proximité une unité de santé. Les populations en espèrent la construction d'un.

Heureusement pour vivre ou survivre, c'est selon à Benguia II, il faut développer un talent. Qui un pêcheur, tel autre récolte le miel. Certains chassent. D'autres extraient le kaolin. Presque tous sont agriculteurs. Le produit de ce savoir est exposé en bordure de route et permet aux habitants du village de subvenir, un tant soit peu, à leurs besoins.

